

400. Trouville, Dimanche 9 août 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Bonaparte, Charles-Louis-Napoléon \(1808-1873\)](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Famille Guizot](#), [Gouvernement Adolphe Thiers](#), [Politique](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Portrait](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1840-08-09

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je suis arrivé ici ce matin. La joie de mes enfants est charmante. Je voudrais vous en envoyer la moitié. Je ne jouis qu'avec remords de ce que je ne partage pas avec vous, Henriette m'a déjà demandé de vos nouvelles.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 496/182-183

Information générales

Langue Français

Cote 1123, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document

Bon
Localisation du document

Archives Nationales (Paris)

Transcription

400. Trouville, Dimanche 9 août 1840

Une heure

Je suis arrivée ici, ce matin. La joie de mes enfants est charmante. Je voudrais vous en envoyer la moitié. Je ne jouis qu'avec remords de ce que je ne partage pas avec vous. Henriette m'a déjà demandé de vos nouvelles. Elle est comme vous dites ; elle a bien de l'esprit, dans le cœur. Je les ai trouvés à merveille tous les trois ; Henriette, forte et vivante ; les deux petits pas forts, mais très vivants et sans excès. Ma mère aussi est bien ; l'air de la mer lui a réussi. Elle vous aurait bien plu ce matin ; elle m'a reçu avec ce mélange de vivacité passionnée et de gravité pieuse qui n'appartient qu'aux natures méridionales. Ils retourneront tous au Val-Richer samedi 15. Moi, je les quitterai ici après demain mardi, à 4 heures. Je serai à Eu Mercredi matin. J'en répartirai, dans la nuit du Mercredi au jeudi, pour aller coucher à Calais, et vendredi, je dînerai à Londres. Il me semble que je vous ai déjà dit cela. Pourquoi ne vous le redirais-je pas ? Je me le suis déjà redit à moi-même plus de vingt fois. Je dois vous avoir écrit bien bêtement hier et avant-hier. Je vous ai écrit avec un ennui poignant. Vous m'avez grondé une fois de ce que je décriais les lettres quand il ne restait plus que cela. Il faut un peu de temps pour se faire à une telle décadence. J'aurai une lettre de vous demain. Vaudrait-elle mieux que les miennes ? A chaque nouvelle expérience de la séparation, je suis épouvanté du progrès. J'ai bien tort de dire épouvanté ; mais je ne veux pas parler vrai.

Ce qui est vrai, c'est qu'à tout prendre je suis content de ce que j'ai vu à Eu, des deux partis. J'ai vu, d'une part de la révolution, de l'autre, de la modération. Les penchants, les désirs au fond ne sont pas, les mêmes ; mais les conduites pourront fort bien s'accorder. On travaillera sincèrement à maintenir la paix ; on fera hardiment la guerre si l'occasion l'exige. Et on prévoit des occasions qui pourraient l'exiger. On ne provoquera point ; on ne commencera point. Mais on n'éludera point. Le pays est dans la même disposition ; nulle envie de la guerre, tant s'en faut ; mais un grand parti pris de ne pas accepter tel ou tel dégoût et d'accepter les sacrifices. C'est une démocratie fière sans exaltation et résigner à souffrir plutôt qu'ambitieuse et confiante. Vous verrez cette physionomie passer même dans la presse, malgré ses fanfaronnades, et ses colères. Je ne fais qu'entrevoir mon pays ; mais ce que j'en entrevois me convient. J'espère qu'il ne sera pas mis à de trop dures épreuves. Je crois qu'il s'y ferait honneur. Lord Palmerston m'a dit souvent : « Je ne comprends pas que vous ne soyiez pas de mon avis. On me dit ici la même chose à son égard. Il y a bien peu d'esprits qui se comprennent les uns les autres. Chacun s'enferme dans son avis comme dans une prison, et agit du fond de cette prison-là. Cette complète préoccupation de son propre sens joue dans les affaires un infiniment plus grand rôle qu'on ne croit. Voici ce que je n'ai pas entendu, mais ce qui m'a été répété bien authentiquement : - " Que deviendrais-je aujourd'hui si j'avais Molé pour ministre ? " Louis Bonaparte, et son monde vont être traduits à la cour des Pairs. J'ai peur que ceci ne vous arrive pas avant jeudi. Je suis hors des grandes routes. Vous accepter tel ou tel dégoût et d'accepter les sacrifices. C'est une démocratie fière sans exaltation et résigner à souffrir plutôt qu'ambitieuse et confiante. Vous verrez cette physionomie passer même dans la presse, malgré ses fanfaronnades, et ses colères. Je ne fais qu'entrevoir mon pays ; mais ce que j'en entrevois me convient. J'espère qu'il ne sera pas mis à de trop dures épreuves. Je crois qu'il s'y ferait honneur. Lord Palmerston m'a dit souvent : « Je ne comprends pas que vous ne soyiez pas de mon avis. On me dit ici la même chose à son égard. Il y a bien peu d'esprits qui se comprennent les uns les autres. Chacun s'enferme

dans son avis comme dans une prison, et agit du fond de cette prison-là. Cette complète préoccupation de son propre sens joue dans les affaires un infiniment plus grand rôle qu'on ne croit. Voici ce que je n'ai pas entendu, mais ce qui m'a été répété bien authentiquement : - " Que deviendrais-je aujourd'hui si j'avais Molé pour ministre ? " Louis Bonaparte, et son monde vont être traduits à la cour des Pairs.

J'ai peur que ceci ne vous arrive pas avant jeudi. Je suis hors des grandes routes. Vous serez déjà à la campagne. Je vous écrirai encore 400 demain, à tout hasard. Samedi, en revenant de West, vous trouverez une lettre et moi. Adieu. J'aspire à demain. Trois jours sans un signe de vie ! Cela m'est-il jamais arrivé ? Adieu Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 400. Trouville, Dimanche 9 août 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-08-09

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 09/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/427>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Dimanche 9 août 1840

Heure 1 heure

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Londres (Angleterre)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Trouville-sur-Mer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024
